

à monsieur Salomon Reinach
hommage de l'auteur

HORACE DELAROCHE-VERNET

RTP 593

Delaroché-Vernet



UNE MATINÉE A CETTIGNÉ

Sketch en un Acte et trois Tableaux

PARIS

Imprimerie HEMMERLÉ et Cie
2, 4 et 4 bis, Rue de Damiette

1918

Bibliothèque Maison de l'Orient



129760

593p

RTP

UNE MATINÉE A CETTIGNÉ

· Sketch en un Acte et trois Tableaux

Il a été tiré de cet ouvrage :

*2 exemplaires sur papier Japon
et 2 exemplaires sur papier de Hollande.*

HORACE DELAROCHE-VERNET



UNE MATINÉE

A CETTIGNÉ

Sketch en un Acte et trois Tableaux

PARIS

Imprimerie HEMMERLÉ et Cie
2, 4 et 4 bis, Rue de Damiette

1918

A celles qui ont vaillamment créé les rôles de
la Mère et de *la Fille* je dédie ce petit Sketch
en affectueux souvenir d'une époque de dangers et
de souffrances où leur présence fidèle fut pour moi
un si puissant et si doux réconfort.

H. D.-V.

DISTRIBUTION

<i>Personnages :</i>	<i>Acteurs qui ont créé le rôle :</i>
<i>Le Père</i>	M. DELAROCHE-VERNET.
<i>Le Chancelier</i>	M. DOBROWOLSKI.
<i>Le Planton</i>	M. Joseph CENTOYA, de l'Infanterie Coloniale.
<i>La Mère</i>	M ^{me} DELAROCHE-VERNET.
<i>La Fille</i>	M ^{lle} Marie DELAROCHE-VERNET.
<i>Mademoiselle</i>	M ^{lle} A. VERGANS.

UNE MATINÉE A CETTIGNÉ

Sketch en un Acte et trois Tableaux.

La scène se passe à Cettigné au mois de Décembre 1915.

(Toutes les indications sont prises du spectateur.)

TABLEAU I.

Un cabinet de travail d'aspect officiel. — Buste de la République sur la cheminée. — Bibliothèque vitrée avec la collection complète du *Bulletin des Lois* et le *Bottin*. — Au fond une sorte de bow-window avec porte-fenêtre au milieu et fenêtre à droite et à gauche. — Grand bureau, avec fauteuil tournant le dos à la porte-fenêtre.

Au lever du rideau, le Père est assis au bureau et signe des papiers que lui présente le Chancelier debout (à droite) auprès de lui.

LE CHANCELIER (annonçant le contenu des pièces au fur et à mesure qu'il les présente à la signature).

Frais de déplacement pour le quatrième trimestre...
Certificat de change... Etat pour néant des testaments mystiques ou olographes déposés à la légation pendant le cours de l'année...

LE PÈRE (levant les yeux au ciel).

O administration !!!

LE CHANCELIER (continuant à faire signer des papiers).

Beau temps ce matin, pour la fin de Décembre !

LE PÈRE.

Oui, en effet ! Trop beau même : pas de vent, un ciel clair, nous aurons de la chance si...

(Cessant de signer et regardant par la fenêtre de droite).

Et tenez ! voilà déjà le drapeau rouge arboré sur la tour de la Tabia ! Un aéroplane vient de s'élever de Cattaro et est signalé par les guetteurs du mont Lovcen !

LE CHANCELIER.

Ma foi, Monsieur le Ministre, à vous parler franchement, depuis le temps que je vis dans les pays balkaniques et que je passe au milieu des événements et des guerres, mais toujours un peu en marge, je commençais à m'impatienter et je ne demandais qu'à voir les choses de tout près et à me trouver au milieu du remue-ménage.

LE PÈRE.

S'il en est ainsi, vous ne pouviez mieux tomber qu'en acceptant, comme vous venez de le faire, le poste de chancelier à Cettigné. Sans parler de la disette et du typhus que vous avez déjà rencontrés ailleurs, vous pourrez faire ici la connaissance des aéroplanes et de leurs bombes : tantôt c'est à nous qu'ils adressent leurs envois, tantôt ils se bornent à nous survoler et vont porter leur marchandise à Podgoritza, Scutari ou Vir-Pazar. Quand on les voit arriver par-dessus le mont Lovcen, on ne sait jamais ce qu'ils vont faire.

LE CHANCELIER.

Et vous, Monsieur le Ministre, que faites-vous ?

LE PÈRE.

Les premières fois, nous nous précipitions aux fenêtres avec des jumelles pour regarder ce qui se passait ; mais la légation a déjà été atteinte deux fois, aussi ai-je demandé à ces dames d'être prudentes et, dès qu'on signale un avion ennemi, de descendre dans le hall du rez-de-chaussée où l'on est plus en sûreté : on ferme les volets pour se préserver des éclats de bombe, on ouvre les fenêtres pour éviter d'avoir trop de carreaux cassés et... l'on attend que le vilain oiseau se soit éloigné ou qu'il ait épuisé son stock de projectiles.

LE CHANCELIER.

J'espère bien voir cela un jour ou l'autre !

LE PÈRE.

Eh bien ! mon cher ami, si je ne me trompe vous allez être servi à souhait et vous n'aurez pas longtemps à attendre ! Ecoutez plutôt !

(On entend au dehors les coups espacés et lents d'une grosse cloche, et, en même temps, le son d'un clairon français.)

Le tocsin à la Tabia et la générale qui sonne à la caserne du détachement français ! c'est un aéroplane autrichien qui arrive !

(On commence à entendre un faible ronronnement de moteur qui va peu à peu en grandissant ; le père se lève et ouvrant une porte à gauche, premier plan, crie sans sortir :)

Aéroplane ! en bas ! au trot !

(Puis il ouvre les fenêtres et ferme les volets de son cabinet de tra-

vail ; pendant ce temps, le Chancelier est rentré dans la Chancellerie (porte à droite) et par la porte entr'ouverte on le voit également ouvrir les fenêtres et fermer les volets. Bruits de volets et de fenêtres à l'étage supérieur. Le Ministre agit sans hâte et presque machinalement, on sent qu'il accomplit une besogne qui lui est familière.)

(Le bruit du moteur va en augmentant. — Coup de canon. — Éclatement de shrapnell).

LE PLANTON (entrant par la porte de gauche, premier plan, au moment où le père va sortir, et faisant le salut militaire).

Monsieur le Ministre, l'aéroplane passe au-dessus de Cettigné, mais il a l'air de se diriger vers Podgoritza !

(Nouveau coup de canon, le bruit du moteur va en diminuant de plus en plus.)

LE PÈRE (regardant par le volet entrebâillé de la fenêtre à gauche).

Oui, vous avez raison. Dites à la femme de chambre de prévenir ces dames que ce n'est pas la peine qu'elles descendent.

LE PLANTON.

Bien, Monsieur le Ministre.

(Il salue et sort.)

(Le bruit du moteur a cessé complètement, le père ouvre les volets et ferme les fenêtres pendant que le Chancelier rentre avec ses papiers.)

LE PÈRE (se rasant à son bureau, au Chancelier).

Fausse alerte, mon cher ami, cette fois-ci ce n'est pas pour nous !

LE CHANCELIER (désappointé).

Pas de veine !

_____ (RIDEAU).



TABLEAU II.

La scène représente un grand hall formant antichambre ; au fond escalier praticable et, à mi-hauteur dans l'escalier, palier avec grande baie vitrée ; à gauche large baie vitrée avec petits rideaux donnant sur l'entrée ; à gauche, au premier plan, porte de la chambre où se tient le planton, à droite, portes vitrées avec petits rideaux, tout à fait au premier plan à droite, porte du cabinet du Ministre.

Avant le lever du rideau, on entend le tocsin, et le clairon sonnait la générale, puis, aussitôt, le rideau se lève et le père sort de son cabinet (à droite premier plan).

LE PÈRE.

Zut ! encore un aéroplane ! Il n'y a pas moyen de travailler ce matin !

(Allant au fond et criant dans l'escalier :)

Aéroplane ! dépêchez-vous, il vient droit sur nous !

(Coup de canon, éclatement du shrapnell, on entend au loin le bruit du moteur de l'aéroplane. — Un temps.)

Allons ! voyons, dépêchez-vous !

MADemoiselle (elle descend l'escalier ; en passant elle ouvre la fenêtre de la baie vitrée et baisse les persiennes).

Voilà ! Monsieur, je descends !

(Arrivant en scène.)

J'étais au second dans la chambre aux provisions : le sucre diminue beaucoup, nous n'avons plus d'huile et nous n'avons de thé que pour quatre jours !

LE PÈRE.

Et le vapeur qui apportait nos provisions vient d'être

torpillé en rade de Saint-Jean-de-Medua ! Merci, Mademoiselle.

(Nouveau coup de canon. Criant dans l'escalier :)

Au trot ! là-haut ! au trot !

UNE VOIX FÉMININE (du haut de l'escalier).

J'arrive ! je mets mes bas !

(Le bruit du moteur va en se rapprochant.)

LA FILLE (elle descend l'escalier en se frottant les yeux).

(Elle est chaussée de mules, porte une robe de chambre japonaise et, par-dessus, un grand manteau de fourrure.)

Quel dommage ! Je dormais si bien !

(Elle arrive en scène.)

LA MÈRE (descendant à son tour, costume analogue à celui de sa fille, mules, robe de chambre japonaise, grand manteau doublé de fourrure. Elle est furieuse).

C'est toujours au moment où l'on est dans son tub !...

(Arrivant en scène.)

Sales Autrichiens !

LE PÈRE.

Ne restez donc pas comme ça du côté de la porte d'entrée, vous savez bien que cela pourrait être dangereux si une bombe venait à éclater de ce côté devant la légation.

(Il les fait remonter plus au fond ; tous s'asseyent. Forte détonation.)

LA FILLE.

Ah ! une bombe !

LA MÈRE.

Non, je crois que c'est un coup de canon.

(Nouvelle détonation beaucoup plus forte mais assez éloignée.)

La voilà, la bombe ! Elle a dû tomber du côté du Zetzki-Dom ou de l'hôpital, comme l'autre jour.

LA FILLE.

Le frère d'Hélène Matanovitch lui a dit que les Autrichiens employaient maintenant des bombes contenant 25 kilos de makharite.

(Pendant les répliques qui suivent, le bruit du moteur va en augmentant et est accompagné de trois ou quatre coups de canon.)

LE PÈRE.

C'est donc pour cela que depuis quelque temps elles font plus de bruit !

(Nouvelle explosion plus rapprochée, accompagnée du tacatacata des mitrailleuses.)

Ah ! l'aéroplane ne doit pas être loin ! voilà les mitrailleuses du détachement français qui se mettent de la partie !

(Bruit de coups de fusil.)

LA MÈRE.

Et voilà nos soldats qui tirent ! Ah les braves gens !
Pourvu qu'il ne leur arrive rien !

(Nouvelle explosion très forte.)

LA FILLE (se levant).

Oh ! je vais aller voir...

LE PÈRE (se levant et l'arrêtant).

Veux-tu te tenir tranquille ! Je vais regarder et je vous dirai...

LA MÈRE (se levant à son tour et arrêtant le père).

Si vous y allez, j'y vais aussi.

(Tous les personnages sont levés et restent debout. Le bruit du moteur s'arrête tout d'un coup.)

LE PLANTON (entrant brusquement par la porte de gauche premier plan.)

Monsieur le Ministre, l'aéroplane est au-dessus de nous ! Il a arrêté son moteur pour lancer la bombe !

(Un silence, puis explosion plus forte que les précédentes, choc, bruit de vitres cassées.)

LE PÈRE.

Cette fois-ci, ça y est !

LE PLANTON (regardant par l'entrée à gauche.)

La bombe est tombée juste de l'autre côté de la rue, dans la cour de l'arsenal !

(Le bruit du moteur a repris, mais va en diminuant graduellement.)

Voilà l'aéroplane qui s'en retourne à Cattaro.

(Les coups de fusil et de mitrailleuse cessent, puis le canon.)

LA MÈRE.

Il doit y avoir des dégâts au premier, du côté de la salle de bains.

(Mademoiselle remonte l'escalier.)

LA FILLE (entr'ouvrant une porte à gauche).

La fenêtre du lavabo est à moitié enfoncée.

MADemoisELLE (redescendant).

Toutes les vitres de la salle de bains sont cassées !

(Le Chancelier entre par la porte tout à fait à gauche.)

LE PÈRE (s'adressant au Chancelier).

Eh bien ! mon cher ami, êtes-vous satisfait, maintenant ?

LE CHANCELIER (se frottant les mains).

Enchanté, Monsieur le Ministre, enchanté !

(Tout le monde rit.)

LE PÈRE (riant.)

Merci bien ! Nous allons encore avoir une jolie facture chez le vitrier !

(On entend au dehors une sonnerie de clairon.)

LA MÈRE.

On sonne la berloque, c'est fini ! Je remonte, sans ça je ne serai jamais prête pour le déjeuner.

LA FILLE.

Je remonte aussi. Mon pauvre café au lait ! il va être tout froid !

LE PÈRE (au Chancelier).

Nous deux allons aux nouvelles.

(Ils sortent par la gauche. Les trois dames remontent l'escalier.)

RIDEAU.

TABLEAU III.

(Même décor qu'au premier Tableau.)

LE PÈRE (il est assis à son bureau et écrit).

« ...Une femme tuée, son enfant très grièvement blessé, une autre femme et deux enfants blessés. Une bombe est tombée en plein au milieu du détachement français, pas un homme n'a bougé de place et, par un hasard extraordinaire, aucun n'a été atteint sérieusement. »

(S'interrompant d'écrire.)

Ah ! ils sont à hauteur nos braves marsouins ! et leurs officiers aussi ! les Boches s'en apercevront un jour ou l'autre !

(Le Chancelier entre par la porte de droite.)

Eh bien ! mon cher ami, cinq bombes, n'est-ce pas ?

LE CHANCELIER.

Oui, Monsieur le Ministre, la cinquième n'a pas éclaté.

LE PÈRE.

Et l'enfant blessé dont la mère a été tuée ?



LE CHANCELIER.

Il vient de mourir ! Des voisins m'ont raconté la scène : la pauvre femme était dans sa cour, occupée à ranger son bois ; l'enfant est venu à la porte de la maison pour rejoindre sa mère, il lui riait, le pauvre gosse, et il agitait ses petites mains ! En entendant arriver l'aéroplane, la femme a voulu s'élancer pour mettre son petiot à l'abri... et la bombe est tombée entre les deux !

(Un silence.)

LE PÈRE (après avoir toussé une ou deux fois).

Elle était veuve n'est-ce pas ?

LE CHANCELIER.

Oui, son mari avait été tué au Tarabosch, pendant le siège de Scutari.

LE PÈRE.

Pauvres gens !

(Nouveau silence.)

LE PÈRE.

Mon cher ami, vous seriez bien aimable de revenir à la légation après déjeuner ; nous aurons à chiffrer un télégramme que je vais rédiger pour rendre compte au Département. J'en profiterai pour prier le cabinet du Ministre de vouloir bien rassurer nos familles.

(Se levant et serrant la main du chancelier.)

A tout à l'heure.

(Le Chancelier sort par la droite, le père se rassied et commence à écrire en lisant tout haut au fur et à mesure.)

Affaires étrangères. Paris. Pour la douzième fois depuis le commencement des hostilités, Cettigné vient d'être bombardé par un aéroplane autrichien...

(Pendant les derniers mots le rideau baisse lentement.)

FIN.

Bordeaux, Juin 1916.

1376. — Imp. Hemmerlé et C^{ie} (7-18)
